

TOM O'NEILL
en collaboration avec
DAN PIEPENBRING

CHAOS

L'INCROYABLE ENQUÊTE
SUR LES CRIMES
DE CHARLES MANSON

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Joffrey Bourdet

 **Opportun**éditions

PROLOGUE

Vincent Bugliosi s'était lancé dans une nouvelle diatribe.

— Ce que tu insinues que j'ai fait dans cette affaire, il n'y a pas de pire accusation à porter contre un procureur, a-t-il aboyé. C'est extrêmement, *extrêmement* diffamatoire.

C'était une journée ensoleillée de février 2006, et nous étions dans la cuisine de sa maison de Pasadena. C'était un endroit douillet, avec des canapés et des fauteuils rembourrés, des motifs floraux partout et même une clôture blanche devant la maison : image d'Épinal de la classe moyenne américaine qui démentait l'hostilité en train d'éclater entre les murs. Bugliosi voulait me poursuivre en justice. Il m'a rapidement prévenu que ce serait « un procès en diffamation pour cent millions de dollars » et « l'un des plus gros procès jamais intentés dans le domaine du *true crime* ». Si je refusais de minimiser mon reportage sur lui, je ne pourrais rien faire pour l'arrêter.

« Je pense qu'on devrait se considérer comme des adversaires », me dirait-il plus tard.

Vince – je l'appelais par son prénom et on se tutoyait, comme le font tous les ennemis jurés, j'imagine – était un orateur hors pair, et c'était l'une de ses péroraisons caractéristiques. Notre entretien s'est prolongé pendant plus de six heures ce jour-là, et c'est lui qui a parlé la majeure partie de ce temps, avec le même brio que lorsqu'il avait

instruit le procès de Charles Manson plus de trente-cinq ans auparavant. À 71 ans, en bras de chemise, Vince était toujours aussi imposant, me tyrannisant au-dessus d'une table en formica jonchée de blocs-notes, de papiers épars, de magnétophones, de stylos et d'une pile de livres – tous écrits par lui. Sec et nerveux, les yeux d'un bleu acier, il ne s'asseyait que pour se relever d'un bond et me pointer d'un doigt accusateur.

Feuilletant les pages d'un de ses blocs-notes jaunes, il a lu quelques-unes des remarques qu'il avait préparées.

— Je suis un type honnête, Tom, et je vais te faire un petit cours pour que tu comprennes à quel point Vince Bugliosi est honnête.

Et c'est ce qu'il a fait, récitant une « déclaration liminaire » écrite à l'avance qui a duré quarante-cinq minutes. Il avait insisté pour commencer ainsi. Il avait forcé sa femme, Gail, à servir de témoin pour la procédure, juste au cas où je tenterais de déformer ce qu'il disait. Il avait concrètement transformé sa cuisine en salle d'audience. Et dans une salle d'audience, il était dans son élément.

Bugliosi s'était fait connaître avec le procès Manson, captivant la nation avec des histoires de hippies meurtriers, de lavage de cerveau, de guerres raciales et de trips sous acide partis en vrille. Vince ne manquait pas de me rappeler qu'il avait écrit trois best-sellers, dont *Helter Skelter* (paru en France en 1974 sous le nom de *La Tuerie d'Hollywood*, éditions Michel Lafon), son récit des meurtres Manson et de leurs répercussions, qui est devenu le livre de *true crime* le plus populaire de tous les temps. S'il semblait un peu tendu ce jour-là, nous étions deux. Ma tâche consistait à le

contraindre de m'expliquer certains de ses comportements lors du procès Manson. *Helter Skelter*, son livre, est plein de failles : contradictions, omissions, divergences avec les rapports de police. Le livre constitue un récit officiel que peu de gens ont songé à remettre en question. Mais j'avais trouvé des tonnes de documents – dont beaucoup n'avaient pas été examinés depuis des décennies et n'avaient jamais été publiés auparavant – qui impliquaient Vince et une foule d'autres acteurs importants, comme le contrôleur judiciaire de Manson, ses amis à Hollywood, les policiers, les avocats, les chercheurs et les professionnels de la santé qui l'entouraient. Je détenais notamment des preuves, écrites de la main même de Vince, que l'un de ses principaux témoins avait menti sous serment.

Je me demande parfois si Vince a remarqué que j'étais une véritable boule de nerfs lors de notre confrontation. Je ne suis pas très pratiquant, mais j'avais été à l'église ce matin-là et j'avais fait une petite prière. Ma mère m'a toujours dit que je devais prier quand j'avais besoin d'aide, et ce jour-là, j'avais besoin de toute l'aide qu'on pouvait m'accorder. J'espérais que mon entretien avec Vince marquerait un tournant dans mes sept années de reportage intensif sur l'affaire Manson. J'avais déjà interviewé plus de mille personnes. Mon travail m'avait laissé tantôt sans le sou, tantôt déprimé et terrifié à l'idée de devenir « un de ces types » : un obsessionnel, un complotiste, un fou. J'avais laissé des amitiés se déliter. Ma famille s'était inquiétée de ma santé mentale. Manson lui-même m'avait harangué depuis la prison. J'avais fait face à de multiples menaces de mort. Je ne me considère pas comme crédule, mais j'ai découvert des choses que je croyais impossibles sur l'affaire

Manson et la Californie des années 1960 : des choses qui sentent la duplicité et la dissimulation à plein nez, impliquant les services de police de tout l'État. Et les tribunaux. Ainsi que – et je dois prendre une profonde inspiration avant de me laisser aller à le dire – la CIA.

Si j'arrivais à pousser Bugliosi à admettre un quelconque méfait, ou ne serait-ce qu'à laisser échapper un détail, je pourrais enfin commencer à démêler des douzaines d'autres fils de mon reportage. Je pourrais peut-être bientôt retrouver ma vie, même si à ce stade je ne savais plus vraiment à quoi elle ressemblait. Au moins, je pourrais me dire que j'avais fait tout ce qui était en mon pouvoir pour explorer chaque recoin de ce puits qui me semblait sans fond.

Assis dans la cuisine de Vince, je regardais les heures passer tandis qu'il défendait et renforçait chacun de ses arguments, et mon cœur se serrait. Il faisait de l'obstruction. Je pouvais à peine en placer une.

— Je salue tes recherches, m'a-t-il dit. Tu as trouvé quelque chose que je n'ai pas trouvé.

Puis, dans ce qui se rapprocherait le plus d'une concession :

— Certaines choses ont pu m'échapper.

Mais il a ajouté :

— Je ne ferais jamais ce que tu suggères, jamais de la vie. D'accord ? Jamais. Cela irait à l'encontre de toute mon histoire. Et deuxièmement, Tom, même si je pensais à ce que tu suggères (suborner un parjure), ça ne mène nulle part. C'est absurde. C'est, c'est *stupide*... *Quelle importance ?* Ça ne veut rien dire !

« Quelle importance ? » Je me suis souvent posé cette question au fil des ans. Cela valait-il la peine d'investir

tant de mon temps et de mon énergie dans ces crimes, les plus célèbres et les plus rebattus de l'histoire américaine ? Comment avais-je pu me laisser entraîner là-dedans, d'ailleurs ? Je me souviens avoir jeté un coup d'œil à Gail, la femme de Vince, pendant cette longue « déclaration liminaire », déclamée d'une voix de stentor. Elle était appuyée contre le comptoir, l'air épuisé, les paupières tombantes. Finalement, elle s'est excusée pour aller s'allonger à l'étage. Elle avait dû entendre tout cela des milliers de fois auparavant : les répliques calculées de son mari, sa vantardise. Quand je me décourage, j'imagine que tout le monde se sent comme Gail ce jour-là : Oh, non, pas l'affaire Manson, pas *encore*. On en a assez parlé. On est passé à autre chose. On sait tout ce qu'il y a à savoir. Ne nous entraîne pas à nouveau là-dedans.

Le fait de voir Vince si tendu à ce moment-là m'a presque donné du courage. C'est ce qui m'a permis de continuer, de savoir que je touchais une corde sensible. Pourquoi était-il si déterminé à m'arrêter ? Et si ce que j'avais découvert n'était vraiment « rien », pourquoi tant de ses anciens collègues m'avaient-ils affirmé le contraire ?

Une autre de mes sources avait informé Vince de mon enquête, lui donnant l'idée absurde que je croyais qu'il avait organisé un coup monté contre Manson. C'était complètement faux. Je n'ai jamais fait l'apologie de Manson. Je pense qu'il était vraiment le personnage diabolique que les médias ont décrit. Mais il n'en est pas moins vrai que Stephen Kay – le procureur adjoint de Vince dans cette affaire, et qui ne porte pas Bugliosi dans son cœur – avait été choqué par les notes écrites de la main de Vince que j'avais trouvées, me disant qu'elles pourraient suffire à faire annuler tous les

verdicts contre Manson et la « Famille ». Cela n'a cependant jamais été mon but. Je voulais juste découvrir ce qui s'était réellement passé.

« Je ne sais plus quoi croire maintenant », m'avait dit Kay. « S'il a changé ça [Vince], qu'est-ce qu'il a changé d'autre ? »

Je me posais la même question, mais Vince trouvait toujours un moyen de changer de sujet.

— À quoi mène tout ça ? demandait-il sans cesse. Qu'est-ce que tu essaies de dire ?

Ce que j'essayais de dire, c'était qu'un acte de parjure remettait tout le mobile des meurtres en question. Vince était trop occupé à me prendre de haut et à remettre mes propres intentions en question pour prendre cela en considération. Comment pouvais-je oser insinuer qu'il avait fait quelque chose de mal ? Comment pourrais-je vivre en paix avec moi-même si je ternissais son excellente réputation ? Il aimait évoquer « l'homme dans le miroir », comme si c'était lui, et non Michael Jackson, qui avait popularisé l'expression. « Tu ne peux pas lui échapper », disait Vince. J'ai essayé de ramener la conversation vers Manson, mais Vince ne voulait rien entendre. Il voulait réciter quelques « témoignages » qui attestaient de sa respectabilité, histoire que ce soit « dans le dossier ».

Il voulait dire par là que sa déclaration serait enregistrée par nos magnétophones. Nous en avions deux chacun ce jour-là – j'étais aussi scrupuleux que lui, et aucun de nous ne voulait risquer d'avoir un compte-rendu incomplet de la conversation. À maintes reprises, lorsque notre échange devenait plus intense et que Vince arrivait sur un

sujet délicat, il exigeait que l'on parle « en off », ce qui signifiait que chacun de nous devait éteindre ses deux appareils, parfois juste le temps de quelques secondes, pour les rallumer ensuite. Souvent, il oubliait l'un des siens, et je devais dire : « Vince, tu ne l'as pas éteint. »

Quand nous étions en off, il s'en prenait encore à moi, les yeux perçants sous sa couronne de cheveux argentés.

— Si tu sors ce livre et qu'il est légalement diffamatoire, il faut que tu réalises une chose, a-t-il dit. Il faut que tu réalises que je n'ai pas le choix. Je serai *obligé* de te poursuivre en justice.

Le temps que je parte de chez lui, il m'avait tellement crié dessus que j'en avais la migraine, et le soleil s'était couché derrière les montagnes de San Gabriel. Gail n'avait jamais pris la peine de redescendre. Dehors, avant que je ne regagne ma voiture, Vince m'a attrapé le bras et m'a rappelé qu'une petite citation élogieuse de sa part sur la couverture du livre pourrait booster les ventes, et qu'il serait heureux d'en écrire une à condition que le manuscrit lui convienne.

— Je ne dis pas ça pour proposer un échange de bons procédés, a-t-il ajouté.

Mais ça y ressemblait fort à mes yeux.

Je me suis senti découragé en rentrant chez moi. Je venais de me mesurer à l'un des plus célèbres procureurs et auteurs de *true crime* du monde. Évidemment que je ne l'avais pas fait craquer. Et je savais que je n'étais pas le seul dans ce cas. D'autres journalistes m'avaient prévenu que Vince pouvait se montrer féroce. L'une d'elles, Mary Neiswender, du *Long Beach Press Telegram* et du *Independent*, m'avait raconté que Vince l'avait menacée

dans les années 1980, alors qu'elle préparait un article sur lui. Il savait où ses enfants allaient à l'école, « et il serait très facile de faire en sorte qu'on trouve des stupéfiants dans leurs casiers ». À vrai dire, je n'avais même pas besoin de sources extérieures : Vince m'avait dit lui-même quelques minutes auparavant qu'il n'avait aucun scrupule à faire du mal aux gens pour « appliquer [sa] propre justice ou [se] venger ».

Mon sursis s'est révélé de courte durée. En arrivant chez moi à Venice Beach, j'ai découvert qu'il m'avait déjà laissé un message disant qu'il y avait « deux ou trois choses dont il fallait encore parler ». Je l'ai rappelé et nous avons discuté quelques heures de plus. Le lendemain, nous avons eu une nouvelle conversation téléphonique, puis une autre, puis une autre. En voyant que je ne reculerais pas, l'exaspération de Vince ne faisait que s'exacerber.

— Crois-le ou non, si tu laisses entendre à tes lecteurs, ne serait-ce que par vague allusion, que j'ai d'une manière ou d'une autre dissimulé des preuves au jury dans le procès Manson, m'a-t-il dit au téléphone, tu réussiras seulement à compromettre ton avenir financier et celui de ton éditeur.

Exigeant des excuses, il m'a assuré que je m'aventurais « sur un terrain glissant » :

— La prochaine fois que je te verrai, il y a des chances que ce soit pour te faire subir un contre-interrogatoire à la barre des témoins.

Heureusement, nous n'en sommes jamais arrivés là. La dernière fois que j'ai vu Vince, c'était en juin 2011 : il est passé à côté de moi dans un auditorium de la bibliothèque de Santa Monica, où il donnait une conférence. Il m'avait

remarqué – moi, son adversaire – dans la foule, et en arrivant à ma hauteur, il s’est arrêté.

— Tu es bien Tom O’Neill ?

— Oui. Salut, Vince.

— Pourquoi tu as l’air si content ?

Je devais sourire par nervosité.

— Je suis content de te voir, ai-je dit.

Il m’a étudié un instant avant de demander :

— Tu as changé de coupe de cheveux ?

— Non.

— Ils ont l’air différents.

Il a repris son chemin. Et c’était tout. Nous n’avons plus jamais parlé. Vince est mort en 2015. Parfois, je regrette qu’il ne soit pas en vie pour pouvoir lire ce qui suit, même s’il essaierait de me poursuivre en justice pour ce que j’ai écrit. Je me sens stupide d’avoir espéré obtenir des réponses claires de sa part. Je repasse le scénario dans ma tête, cherchant à savoir où j’aurais pu le prendre en défaut, où j’aurais dû insister davantage, comment j’aurais pu parer ses contre-attaques. Je pensais vraiment qu’avec assez de ténacité, je pourrais dénicher la vérité qui se cachait sous cette affaire. Aujourd’hui, la plupart des personnes qui détenaient toute l’histoire, y compris Manson lui-même, sont mortes, et les questions que je me posais à l’époque continuent de me consumer depuis presque vingt ans. Mais je suis certain d’une chose : une grande partie de ce que nous acceptons comme des faits relève de la fiction.

1

LE CRIME DU SIÈCLE

Deux décennies de retard

Ma vie a pris un brusque virage le 21 mars 1999, le lendemain de mon quarantième anniversaire : le jour où tout a commencé. J'étais au lit avec la gueule de bois, comme après d'innombrables anniversaires auparavant, et j'ai été pris d'un vif élan de dégoût envers moi-même. J'étais un journaliste indépendant qui n'avait pas travaillé depuis quatre mois. J'étais tombé dans le journalisme presque par accident. Pendant des années, j'avais conduit une calèche dans l'équipe de nuit de Central Park, et au fil du temps, les articles que j'avais soumis à des magazines comme *New York* sans être sollicité m'avaient permis d'obtenir de meilleures missions, plus conséquentes. Si j'étais maintenant heureux de vivre à Venice Beach et de gagner ma vie en tant qu'écrivain, New York me manquait, et je menais une existence encore précaire. Mes amis avaient des obligations : ils avaient fondé des familles, ils travaillaient de longues heures dans des bureaux animés, ils menaient des vies bien remplies. Même si ma jeunesse était derrière moi, j'avais si peu d'attaches que je pouvais dormir jusque dans l'après-midi – et à vrai dire, je ne pouvais pas financièrement

me permettre de faire grand-chose de plus à cette époque. J'avais l'impression d'être une loque. Lorsque le téléphone a sonné, j'ai dû faire un réel effort pour décrocher.

C'était Leslie Van Buskirk, mon ancienne rédactrice en chef du magazine *Us*, qui travaillait maintenant chez *Premiere* et avait une mission pour moi. Le trentième anniversaire de l'affaire Manson approchait et elle voulait un article sur ses répercussions à Hollywood. Même après toutes ces années, le nom de Manson était encore une sorte de symbole pour une forme de violence très américaine, le genre qui semble surgir de nulle part et vient confirmer les peurs les plus sombres de la nation. Ces crimes avaient toujours une grande influence sur l'imagination du public, disait ma rédactrice en chef. Qu'est-ce qui rendait Manson si spécial ? Pourquoi lui et la Famille avaient-ils persisté dans l'imaginaire collectif alors que d'autres meurtres, encore plus macabres, avaient disparu des mémoires ? *Premiere* étant un magazine de cinéma, ma rédactrice en chef voulait que je m'entretienne avec la vieille garde d'Hollywood, la génération qui s'était trouvée dans une proximité troublante avec Manson, et que j'essaie d'apprendre ce qu'elle ressentait maintenant, avec ces trois décennies de recul. Le concept était vague, mais Leslie me faisait confiance pour trouver un angle et en faire quelque chose d'inattendu.

J'ai failli refuser. Je n'avais jamais été particulièrement intéressé par l'affaire Manson. J'avais dix ans lorsque les meurtres avaient eu lieu, j'avais grandi à Philadelphie et, bien que mon frère jure ses grands dieux qu'il me revoie faire un album avec des articles et des photos sur ces crimes, je ne me souviens pas qu'ils m'aient affecté le moins du monde. Au contraire, je pensais être l'une des rares personnes sur la

planète à n'avoir jamais lu *Helter Skelter*. À l'instar d'une chanson trop connue ou d'un film culte, Manson ne m'intéressait guère, justement parce qu'il était omniprésent. Les meurtres qu'il avait commandités étaient souvent présentés comme « le crime du siècle », et les crimes du siècle ont tendance à être assez bien disséqués.

Mais j'avais besoin de travail, et je faisais confiance au jugement de Leslie. Nous avions travaillé ensemble sur un certain nombre d'articles chez *Us* – c'était un magazine mensuel à l'époque, pas un tabloïd hebdomadaire – et un article sur une affaire aussi sombre me changerait de ma routine de rédacteur de divertissement, qui exigeait de nombreuses interviews avec des stars du cinéma dans leurs maisons cossues d'Hollywood Hills, à les écouter débiter des phrases sur le courage dans les choix de carrière et le besoin de vie privée. Cela ne voulait pas dire que mon travail était sans rebondissements. J'avais eu une altercation avec Tom Cruise au sujet de la scientologie ; Garry Shandling avait trouvé le moyen de m'abandonner dans sa propre maison lors d'une interview ; et j'avais mis Alec Baldwin en rogne – mais bon, qui ne l'a pas mis en rogne ?

En d'autres termes, j'avais du métier, mais pas beaucoup de qualifications d'enquêteur. J'avais récemment fait un article sur un meurtre non résolu où j'avais suivi quelques pistes intéressantes, mais comme je n'avais trouvé que des preuves indirectes, le magazine avait raisonnablement décidé de ne pas prendre de risques, et l'article était sorti sous une forme complètement insipide.

Cette fois, je me suis dit que je pouvais faire mieux. À travers le brouillard de ma gueule de bois, je me souviens même d'avoir pensé : ça va être facile. J'ai accepté de

soumettre cinq mille mots en trois mois. Je me disais qu'après, je pourrais peut-être retourner à New York.

Vingt ans plus tard, l'article n'est pas terminé, le magazine n'existe plus et je suis toujours à Los Angeles.

« Un puzzle »

Avant d'interviewer qui que ce soit, j'ai lu *Helter Skelter*. J'ai compris pourquoi ce livre avait tant fait parler de lui : c'était une œuvre puissante et captivante, remplie de détails troublants dont je n'avais jamais entendu parler auparavant. J'avais toujours eu l'impression que ces meurtres, dans leur infamie, n'avaient jamais existé que sur le papier, dans un univers à part du nôtre. Et pourtant, à la lecture du récit de Bugliosi, ce qui m'avait jusque-là semblé morne et éculé se révélait plein d'intrigues.

J'ai pris des notes et dressé des listes de personnes à interroger, essayant de trouver un angle qui n'avait pas encore été exploré. Au début du livre, Bugliosi critique les personnes qui pensent qu'il est facile de résoudre des meurtres :

« Dans la littérature, une scène de meurtre est souvent comparée à un puzzle : si l'on est patient et que l'on persévère, toutes les pièces finissent par s'assembler. Les policiers expérimentés savent que la réalité est tout autre... Même lorsqu'une solution émerge – si tant est qu'il y en ait une – il restera toujours des pièces inutilisées, des preuves qui ne vont nulle part. Et certaines pièces seront toujours manquantes. »

Il avait raison, et pourtant je m'interrogeais sur les pièces manquantes de cette affaire. Dans le récit de Bugliosi, il ne